

Société

- “Il nous faudrait retrouver un peu de bon sens.”
- Combien de fois n’avons-nous pas entendu ou martelé cette invocation ?
- Mais le “bon sens” existe-t-il ? Est-il une dérobade rhétorique, une notion creuse ou un rapport au monde avec lequel nous pourrions renouer ?

où notre condition humaine se faisait quotidiennement sentir, un monde qui n’était pas encore de bout en bout technicisé. Un monde de femmes, d’hommes, et de mortels. Or, dans un réel entièrement reconfiguré par la puissance technicienne, tout, même la mort, devient une option, rien ne doit résister. Le bon sens, c’est d’abord simplement l’aveu que le réel résiste: j’ai ou non un utérus; je suis ou non en âge de mourir; etc.”

L’artisan gagne en “savoir tacite” – cette intelligence des situations qui naît dans l’expérience – et il nous apprend à écouter le réel, sa mécanique et son rythme, c’est-à-dire “tout ce que le progrès technologique nous [aurait] fait perdre”.

Rien n’est magique, le monde nous résiste, parfois de manière incompréhensible et douloureuse, mais il offre autant d’occasions de se frotter à lui, aux autres, d’échapper aux routines, de découvrir notre dépendance et d’apprendre. Et s’il était là, le bon sens de cette crise ?

Les oreilles de l’artisan

Et si, en définitive, le bon sens n’était ni un concept ni une rhétorique, mais plutôt une posture, une façon d’habiter le monde et de le comprendre: celle de l’artisan ou du paysan qui ne cherche pas à nier le réel et ses escarpements, mais à le conjuguer avec l’intelligence humaine. Ainsi du vigneron qui magnifie la terre, le fruit et la saison en un millésime inédit. Le bon sens serait alors une reconnaissance du réel qui peut me résister, mais à partir duquel – et non contre lequel – je bâtis ma vie.

Si tel est le bon sens, le rejoindrons-nous ?

Aujourd’hui tout est facile, la technique nous fait croire que les contraintes extérieures ont disparu: l’électricité est activée par un simple interrupteur, l’eau se déverse à notre bon vouloir, et notre voiture démarre d’un tour de clé, sans que nous connaissions quoi que ce soit de son moteur. En réalité, les “contraintes extérieures n’ont pas disparu, elles ont juste été éloignées de notre conscience”, et nous nous agaçons quand notre toute-puissance est menacée car le moteur flanche et hoquette. Plus encore, découvre-t-on sous la plume de Charles Duféy dans la revue française *Limite* publiée cet hiver, et consacrée à la noblesse de l’artisanat, notre rapport au monde est fondé sur une “pensée magique”, “selon laquelle notre volonté dicte le réel, et ce dernier s’exécute. L’artisan, lui, ouvre le capot de [notre voiture] muni d’un chiffon gras et ‘démagifie’ le monde; il se heurte aux aspérités des choses, et son expérience du monde en est enrichie. La démagification ne fait donc pas perdre à l’artisan son émerveillement. Au contraire, elle aiguise sa conscience du monde, qui acquiert une signification et une saveur nouvelles.”

